

Note de lecture

Europe, n° 1091 mars 2020, p. 368-369

Françoise PY et José MANGANI (dir.) : *Endre Rozsda* (Éditions Mélusine).

Le hasard a voulu que l'œil d'André Breton se posât sur les peintures d'Endre Rozsda, revenu définitivement en France en 1957 après vingt ans passés en Hongrie où il est né et où la renommée s'attacha à lui tout jeune homme, à peine terminées ses années de formation. C'est sur cette contingence qu'aujourd'hui, la nouvelle revue numérique, Mélusine, parie : entendant se vouer à l'approfondissement de la recherche sur le surréalisme sous toutes ses formes¹, elle consacre son premier numéro à Rozsda en publiant neuf textes, reprises des travaux de la journée d'étude du 10 mars 2018.

Ce numéro 1 de Mélusine dans sa version numérique² est une manière de mobile virtuel, à l'image de Rozsda-et-sa-peinture. Divers et diffractés, les textes se répondent, enserrant un espace qui toujours les excède, mais pousse chacun dans sa logique, à fond : témoignages, analyses, rapprochements et voisinages, le souffle du surréalisme anime un portrait de l'artiste en neuf fragments, par Françoise Py, José Mangani, David Rosenberg, Adam Biro, Patrice Conti, François Lescun, Alba Romano Pace, Borbála Kálman et Claude-Luca Georges³; un portrait du « machiniste », tel qu'en lui-même il récapitule, pour sa part, le monde complexe de l'art dont il fut le contemporain et dans lequel il impose, après coup, une marque qui n'est pas sans infuser aujourd'hui par son art singulier tout un courant de peinture, à rebours des installations spéculatives tonitruantes, qui ne craint pas de faire entendre que le surréalisme n'a pas dit son dernier mot et met au travail des critiques, des amateurs éclairés et aussi des artistes contemporains qui éprouvent la nécessité de se situer par rapport à lui. Quelque chose résiste, dans l'œil du typhon, à l'image de son objet qui n'a justement pas d'autre image. La gageure est tenue. Les événements de la peinture européenne du XXe siècle revivent, la seconde moitié éclairée par les avant-gardes de la première, vis-à-vis desquelles Rozsda persévéra sur son erre sans en rien ignorer. Ainsi l'aperçoit-on sous un angle à chaque fois différent, par un détail en filigrane qui agit comme dans une lanterne magique et soudain, le focus nous permet de voir, dans une grande économie de gestes, Endre Rozsda « fou de peinture ».

Il peint à l'huile sur toile, chaque jour il peint les jours, leur dentelle, comme il pense et se souvient. Son enfance judéo-hongroise idyllique et monstrueuse enkystée au fond de l'œil, il ne cesse pas de peindre. La chose s'est décidée très tôt, il s'y est fait, sa vie durant, traversant les drames intimes et les accidents de l'histoire. Insensible aux outrages ? Sûrement non, mais décidément ailleurs, il a résolu de vivre comme il peint, au présent : il transpose, métamorphose, interprète, chiffre, voile, dévoile et révèle, où qu'il se trouve. Si regardeur il y a, il en décidera. Endre Rozsda est ses tableaux, il s'en sépare difficilement. Il admet dans sa solitude des amis, des amoureux, des complices. Ainsi sait-il où

il est. Il a été jusqu'à ne se séparer de certains tableaux qu'à la condition que leurs acquéreurs attendraient sa mort pour entrer en possession de leur bien. Ceci est mon corps.

Il peint indifférent aux bruits du monde. Mais le silence de l'atelier est intense quand il présente son travail à des acheteurs potentiels. C'est à couper au couteau (pas ou très peu de couteaux par ailleurs dans la panoplie de Rozsda). Il résiste, il accueille ses semblables un par un, sans fard, chacun à ses risques, modèle, critique, galeriste, petit jeune, mondaine ou voisin. Il s'efface, il apparaît, il n'attend rien. Dans le silence de la nuit, c'est à Mozart ou à Bartók qu'est dévolu le pouvoir de faire taire les bruits du monde⁴ et à son rire de lui donner son épaisseur de joie, sa couleur, ses couleurs, et sa mélancolie.

Les contributeurs de ce numéro de *Mélusine* l'ont tous approché, fréquenté, directement ou par le truchement de ses proches, José Mangani en premier lieu qui fut son compagnon et qui compose avec les « fidélités plurielles » dont Breton faisait son attribut. Chacun a ainsi « son » Rozsda, tandis que lui peint à l'estime, seul à faire savoir ce qu'il refuse : le compromis vénal. Un peintre doublé d'un homme ayant cette éthique-là : chose rare.

Il y a les compagnons choisis, les lectures – Freud, Proust⁵ –, il y a aussi la chance. Rozsda précoce, surdoué, connu des éclipses, mais il aura eu cette chance longue : André Breton dont non seulement l'œil – grâce à Simone Collinet, sa première femme, grâce aussi à Raymond Queneau qui avait épousé la sœur de celle-ci – s'est posé sur ses toiles et sur lui, mais aussi la plume, comme le rappelle Françoise Py dans sa présentation. Sut-il dès lors (nous sommes en 1957, il vient de passer la frontière pour se réfugier à Paris) que son œuvre lui survivrait ? En tout cas il n'a jamais refusé l'étiquette de « surréalisme » : elle le laissait libre de vivre comme il l'entendait. Il fut surréaliste et intraitable. Insupportable. Épris d'un humour abyssal, doublé d'une ironie tendre. Son inertie à lui ? C'est la peinture, toujours la peinture, sept jours sur sept, et sinon ce sont les dessins, c'est la photo, et ce sont les visites au Louvre. Telles, ses médiations, fort peu médiatiques. Il n'a pas de temps pour médire, il médite. Et distille des demi-mots, « à la recherche du temps ». C'est ainsi qu'il résiste, et fait l'air du temps s'arrêter à sa porte et se condenser en ce terme qui aujourd'hui l'installe dans la compagnie de ses pairs.

Peu à peu – Endre Rozsda est mort à la fin de 1999, comme il avait vécu, dans son siècle – une existence s'impose. Ses tableaux, un par un, se laissent regarder, commenter, ordonner. Des milliers de photographies n'ont pas sombré, formant le pendant, en majeure partie noir et blanc, de ses toiles peintes aux couleurs souvent vives ; et il y a, last but not least, l'accumulation de très nombreux dessins, matière d'expositions encore à venir.

C'est ainsi, dans l'esprit du surréalisme *in statu nascendi*, la logique d'une vie qui frémit dans chacun de ces morceaux ; une vie concentrée dans un œil, une main et, de manière tout à fait sensible, une oreille, aux aguets, transmutant en matière mate et muette le silence auquel elle tendait et retourne. Endre Rozsda a peint les passions, les fureurs du monde sans les aimer ni les redouter. Il en a fait son matériau et les a importées dans une zone où diffuse la lumière qu'il a appris à capturer non pour les

dompter, car c'est impossible, mais pour les enchanter. Si la mort a empêché Patrick Waldberg d'écrire sur Rozsda le texte qu'il projetait, je crois ne pas le trahir – c'est le cas de le dire – en lui empruntant « la définition la plus simple que l'on puisse donner du poète », telle qu'il l'a formulée dans *Les Demeures d'Hypnos*⁶ : « un enfant qui n'a pas trahi », pour la faire entrer dans l'atelier-Rozsda.

Nathalie GEORGES-LAMBRICHS

¹ La revue *Mélusine* est publiée par l'Association pour la Recherche et l'Étude du surréalisme (APRES), présidée par Henri Béhar.

² Pour célébrer le vingtième anniversaire de la mort du peintre, l'association des Amis d'Endre Rozsda a imprimé ce numéro. Les informations à ce sujet sont disponibles sur le site de l'artiste <https://www.rozsda.com>

³ Que le lecteur veuille bien, en un clic, consulter le sommaire pour s'engager dans la lecture dès qu'il en aura le loisir... http://melusine-surrealisme.fr/wp/?attachment_id=3225

⁴ Cf. « Endre Rozsda et la musique », François Lescun, notamment p. 47.

⁵ Cf. l'étude de Patrice Conti p. 29-44, et je me permets – le Vinci de Freud et l'Elstir de Proust obligent –, de la lier à mon tour sur les textes de Ginette Michaux consacrés au regard proustien, et rassemblés dans ses *Essais de psychanalyse lacanienne* chez Erès en 2008.

⁶ Éditions de la Différence, Paris, 1976, p. 483, cf. « Vasilije Jordan – Le poignard dans le souvenir ». Note de lecture